

P. Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé Général O.Cist.

« Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres ? »

Un trésor extraordinaire

Le Cantique des Cantiques est le chant de la préférence, de la prédilection. C'est la préférence qui fait que quelque chose soit notre trésor. Je peux posséder le trésor le plus précieux du monde, si je ne le préfère pas à tout le reste, ce n'est pas vraiment mon trésor, je ne le possède pas comme un trésor. La préférence est une manière de posséder, de tenir une chose, non avec les mains, non seulement avec les mains, mais avec son cœur. En paraphrasant ce que le renard dit au Petit Prince de Saint-Exupéry, on ne possède vraiment que ce qu'on possède avec son cœur, par amour, par préférence.

Cette prédilection est un drame, une histoire faite de hauts et de bas. Or, ce qui frappe dans le Cantique des Cantiques, c'est que nous découvrons l'inconstance plutôt du côté de la fiancée. Le bien-aimé aime sa fiancée sans hésitations, sans tergiverser, sans défaillances. Il désire la rencontrer, l'embrasser, demeurer chez elle. La fiancée aussi désire le bien-aimé, mais son amour est davantage instable, incertain, et davantage entravé par les circonstances, la violence des autres, les convenances sociales. Elle est moins libre que le fiancé de donner libre cours à son amour, à son désir. Une fois, elle est même frappée par les gardes et dépouillée de son manteau (5,7) ; dans un autre passage, elle est gênée par ce que pensent les gens : « Ah! que ne m'es-tu un frère, allaité au sein de ma mère! Te rencontrant dehors, je pourrais t'embrasser, sans que les gens me méprisent » (8,1). Mais une fois, c'est de sa faute si elle ne rencontre pas le bien-aimé, par paresse, par manque de consentement immédiat, par un calcul d'intérêt propre. Elle se replie un instant sur elle-même, ne pense qu'à son confort : « J'ai ôté ma tunique, comment la remettrais-je? J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je ? » (5,3) Et quand elle se décide, quand elle écoute quand même le profond et ardent désir de son cœur, le bien-aimé est parti, n'est plus là, est passé outre : « J'ai ouvert à mon bien-aimé, mais tournant le dos, il avait disparu ! » (5,6).

Alors la bien-aimée se met à chercher le bien-aimé dans l'angoisse et le repentir. Tout lui fait obstacle, les gardes la frappent, mais sa passion est plus grande que tout, et elle ne se résigne pas à ne plus retrouver son bien-aimé. Elle souffre, mais elle sait que cette souffrance est une bonne souffrance, et elle la définit comme maladie d'amour : « je vous en conjure, filles de Jérusalem : Si vous rencontrez mon bien-aimé, que vous lui expliquerez-vous ? Que je suis malade d'amour ! » (5,8) Malade d'amour ! Cela me fait penser à la définition que Mère Teresa donnait de la charité : « Il faut aimer jusqu'à ce que cela fasse mal ». Mieux vaut être malade d'amour que se sentir bien sans aimer, ou plutôt sans désirer aimer. Mieux vaut sentir toute sa misère de toujours rater tant d'occasions d'aimer Dieu et les frères, tant d'occasions d'aimer le Christ, que de se sentir en ordre sans désir d'aimer plus, d'aimer mieux, et surtout sans désir de trouver Celui que notre cœur aime du plus profond de sa nature.

C'est en ce moment où la fiancée est au plus mal parce qu'elle a renié l'amour du bien-aimé qui la visitait, qui voulait entrer dans sa maison et dans sa vie, c'est à ce moment où les gens la blessent et lui enlèvent son manteau, c'est à ce moment qu'intervient un chœur pour lui poser une question répétée deux fois, comme un refrain, comme s'il la chansonnait, comme s'il se moquait d'elle : « Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres, ô la plus belle des femmes ? Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres, pour que tu nous conjures de la sorte ? » (5,9)

La question décisive

« Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres ? » Cette question est une provocation. Elle demande à la fiancée de donner la raison de son amour, de sa recherche, des blessures qu'elle vient de subir, du dépouillement auquel elle ne s'est pas soustraite, du mépris qu'elle a accepté. Pourquoi aime-t-elle autant son bien-aimé ? Ne serait-il pas plus raisonnable de chercher un autre, plus accessible, plus accommodant ? Un qu'il ne faut pas trop chercher et pour lequel on doit moins souffrir ?

Cette question est donc aussi une tentation, une provocation et une tentation. Et c'est la vraie question à laquelle chaque chrétien doit répondre, surtout ceux et celles qui font profession de tout quitter pour suivre le Christ d'un cœur non partagé. Le choix de vie des religieux, des moines, affirme une préférence pour le Christ, mais il arrive un moment où cette préférence doit comme se justifier, donner ses raisons. Il ne suffit pas de l'affirmer simplement par des faits, en démontrant que le Christ offre quelque chose de plus que les autres sens de la vie, ou par le fait de vivre d'une certaine manière plutôt que d'une autre, de faire certaines choses plutôt que d'autres, etc. Il y a un moment où l'on nous sollicite de justifier directement notre préférence, de justifier notre préférence pour le Christ par le Christ Lui-même et non par ce que nous sommes ou par ce que nous faisons.

Le chœur, qui peut représenter ici tant les amis que les ennemis de la fiancée, le chœur ne demande pas à la fiancée ce qu'elle fait là la nuit et ce qu'elle subit. Le chœur demande de justifier par le bien-aimé Lui-même la raison de la préférence de la bien-aimée. Le monde nous provoque à justifier par Jésus même les choix de vie que nous faisons, ou que nous professons dans le désir de les accomplir.

« Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres ? » C'est cela le défi que nous lance le monde, le défi qui nous séduit dans le désir le plus profond de notre cœur. « Qu'a donc le Christ de plus et de meilleur que les autres sens que le monde offre à la vie de l'homme ? Qu'a-t-Il de meilleur que les autres "messies" ? Pourquoi le privilégier à tout le reste ? Pourquoi ne rien préférer à Lui, à son amour ? Pourquoi n'avoir rien de plus cher que Lui, comme nous le demande saint Benoît ?

C'est cela le problème, le dilemme depuis 2000 ans ; et déjà bien avant, pour tous ceux qui attendaient vraiment le Messie. Le grand défi, aujourd'hui comme toujours, est celui de rendre raison d'une préférence, d'une préférence qui se veut absolue, exclusive, une préférence non de goût, mais d'amour.

La réponse

Et ce qui complique la réponse à ce défi, c'est que le chœur du monde vient chanter cette question juste après que la fiancée du Cantique a renié son bien-aimé, juste après qu'elle a refusé de Lui ouvrir la porte, parce qu'elle était au lit, parce qu'elle ne voulait pas se salir les pieds, donc par un repli sur elle-même mesquin et totalement incohérent avec la passion de son cœur. La fiancée du Cantique est comme Pierre après le reniement, lorsque Jésus revient lui demander trois fois s'il L'aime plus que les autres.

Mais paradoxalement, ce reniement aide la fiancée à donner la vraie raison de sa préférence, la vraie raison de l'amour exclusif qu'elle ressent, ou qu'elle voudrait ressentir pour le bien-aimé : la raison de la préférence est la beauté du bien-aimé, une beauté incomparable.

« Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres ? (...) »

Mon bien-aimé est frais et vermeil. Il se reconnaît entre 10.000. Sa tête est d'or, et d'un or pur; ses boucles sont des palmes, noires comme le corbeau. Ses yeux sont des colombes, au bord des cours d'eau se baignant dans le lait, posées au bord d'une vasque. Ses joues sont comme des parterres d'aromates, des massifs parfumés. Ses lèvres sont des lis; elles distillent la myrrhe vierge. Ses mains sont des globes d'or, garnis de pierres de Tarsis. Son ventre est une masse d'ivoire, couverte de saphirs. Ses jambes sont des colonnes d'albâtre, posées sur des bases d'or pur. Son aspect est celui du Liban, sans rival comme les cèdres. Ses discours sont la suavité même, et tout en lui n'est que charme. Tel est mon bien-aimé, tel est mon époux, filles de Jérusalem. » (5,9.10-16)

La fiancée ne répond pas en parlant d'elle-même, elle ne dit même rien de ses sentiments de préférence. Elle commence au contraire à parler exclusivement du bien-aimé, de sa beauté, de son amour. Cela, et seulement cela, fonde et justifie la préférence de la fiancée. Comme pour dire : « Toutes les raisons de préférer mon bien-aimé sont dans le bien-aimé Lui-même, dans sa beauté, dans son amour. Ne les cherchez pas en moi, regardez-Le, regardez Lui. Je le préfère parce qu'Il est préférable. Je le préfère absolument parce qu'Il est l'absolument préférable. »

Alors, là il y a aussi l'espace pour la fragilité, l'inconstance, le reniement de la fiancée, mais, aussi et surtout, là il y a la possibilité de toujours se reprendre, de toujours recommencer à préférer le bien-aimé. Même si l'on trahit mille fois la préférence du Christ, cela n'enlève rien au fait qu'Il est et demeure le préférable absolu, et c'est cela qui permet de reprendre, de renouveler continuellement la préférence inconditionnelle du Christ.

La beauté du Christ

La description de la beauté du fiancé dans le Cantique peut paraître bizarre, excessive, mais elle nous aide à saisir que la beauté du Christ est une beauté intégrale. Elle n'est pas, au fond, la beauté d'un visage, d'un regard, d'un corps, d'une voix, etc... mais la beauté de la Beauté, la splendeur de la Beauté, de la Beauté originelle et originaire, de la Beauté dont est beau tout ce qui est beau. Mais dans le Corps du Christ, chaque détail manifeste cette Beauté absolue : elle est toute dans son visage, dans ses yeux, dans ses mains, dans sa voix, etc.

La fiancée n'a qu'à décrire et montrer son bien-aimé pour expliquer et fonder sa préférence absolue pour Lui. Et elle le fait dans des termes qui sous-entendent que la beauté de son

bien-aimé devrait être préférée aussi par ses compagnes, parce qu'elles ne trouveront jamais une beauté pareille. La beauté du Christ est si absolue et originelle qu'elle se manifeste même quand Il est défiguré et enlaidi par la Passion et la Mort.

Saint Augustin écrit dans son commentaire du Psaume 84 : « Pensez, frères, à ce que doit être la beauté [du Seigneur]. Toutes ces belles choses que vous voyez, que vous aimez, c'est lui qui les a faites. Si elles sont belles, qu'en est-il de lui ? Si elles sont grandes, lui, combien plus ! Dépassons ces choses que nous aimons pour le désirer, lui davantage, et les tenant pour négligeables, lui, aimons-le ! »

Tout cela nous fait comprendre que la préférence du Christ n'est pas une préférence purement esthétique, mais une préférence qui entraîne toute la vie. Il ne s'agit pas de préférer le Christ comme on aime la musique de Bach plutôt que celle de Mozart, ou un tableau de Cézanne plutôt qu'un Picasso. Ce sont des préférences esthétiques qui peuvent varier parce qu'elles n'influencent pas trop la vie. La beauté du Christ, par contre, est la beauté de la Beauté, donc toute la beauté possible, la source et la consistance de toute beauté. En tant que telle elle demande une préférence absolue, non interchangeable, exclusive, et une préférence qui entraîne toute la vie. Dès le début du Cantique, la fiancée s'écrie : « Entraîne-moi après toi, courons ! » (1,4).

Alors nous comprenons qu'il n'y a pas de contemplation du Christ sans désir de Le suivre de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, de même qu'on ne peut pas suivre Jésus sans contempler sa beauté, ainsi que nous y invitait Jean Paul II au commencement du Millénaire. (Cf. Lettre Apostolique *Novo millennio ineunte* du 6 janvier 2001, no 16-28)

Dieu s'est manifesté. Il veut être vu, contemplé. La beauté de la Beauté se manifeste dans un petit Enfant et donc dans toute une vie d'homme, depuis le berceau jusqu'à la tombe, et au-delà de la tombe. Si nous voulons rendre raison de notre préférence pour Lui, et des choix que cette préférence comporte dans tous les états de vie, dans toutes les formes de vocation chrétiennes, si nous voulons en rendre compte d'abord à nous-mêmes, et puis aux autres, si nous voulons justifier tout cela, nous devons montrer Jésus, et pour le montrer nous devons Le regarder nous-mêmes en premiers, Le contempler dans tous les mystères de son Incarnation, de sa Rédemption, de sa Gloire. Le contempler tout simplement, comme les bergers de Noël, ou le Centurion romain au pied de la Croix, pour L'imiter, pour Le suivre ; pour Le suivre en Le contemplant.

Préférer le Christ est notre vocation, notre témoignage, notre mission, notre travail et notre repos, notre prière et notre ouvrage, notre sacrifice et notre joie.

« Entraîne-moi après toi ! »

Ce n'est pas un hasard si nos pères cisterciens ont aimé lire et suivre la Règle à la lumière du Cantique des Cantiques. C'est peut-être cela qui a renouvelé et vivifié l'observance de la Règle bénédictine au 12^{ème} siècle. Ils ont compris que le cœur de la Règle et du charisme de saint Benoît est vraiment de « ne rien préférer à l'amour du Christ » (4,21) et qu'il n'y a de vraie obéissance que chez les moines qui « n'ont rien de plus cher que le Christ » (5,2).

N'est-ce pas du Cantique des Cantiques ce que saint Benoît nous promet dans le Prologue de la Règle : « À mesure que l'on avance dans la vie monastique et dans la foi, le cœur se dilate, et dans l'indicible douceur de l'amour on court la voie des enseignements divins. » (v. 49)

Nous fuyons loin de ce qui nous rebute ; nous courons vers ce qui nous attire. Quand on s'enfuit dans la peur, le cœur ne se dilate pas : il se serre, il se renferme sur soi-même. Pour courir vers Celui qui nous attire avec amour, le cœur au contraire se dilate, il se remplit de souffle, de désir, de joie ; oui, de la « douceur indicible de l'amour ».

On devine qu'ici saint Benoît est inspiré par les premières lignes du Cantique des Cantiques, là où la fiancée crie au bien-aimé : « Attire-moi à toi, courons ! » (1,4).

La vie monastique est cela. On pourrait la résumer toute dans ce cri, dans ce désir de la fiancée d'être attirée par Celui qu'elle aime, pour pouvoir toujours plus et toujours mieux courir vers sa Présence, vers son Cœur.

Faire Profession selon la Règle de saint Benoît est un acte de la liberté. On dit librement « oui » à un chemin de vie monastique en communauté parce qu'on désire dire « oui » au Christ et à son amour. Nous n'avons pas la force, tout seuls, de courir la voie de la volonté de Dieu. Mais notre liberté, par les vœux monastiques, ne fait que demander avec décision : « Attire-moi à toi, courons ! ».

Lorsque nous comprenons cela, nous n'avons plus peur de nous engager sur ce chemin car l'énergie de notre course n'est pas en nous, mais en Celui qui nous attire, et tout l'engagement de notre liberté consiste à renouveler constamment et à travers tout le cri de la fiancée du Cantique : « Attire-moi à toi, courons ! », car ce qui dilate notre cœur est l'attraction du Christ qui nous dit et répète inlassablement : « Me voici ! Je t'aime et j'ai soif de ton amour ! Viens à moi ! M'aimes-tu ? Suis-moi ! »

Pour qu'une vocation, quelle qu'elle soit, ne sombre pas dans une observance sans amour, sans désir, et donc stérile et triste, il nous faut l'alimenter de son âme, et son âme consiste à vivre attirés par l'amour du Christ, entraînés par sa beauté qui est la beauté originelle, la beauté absolue, la beauté dont toute créature, même la plus belle, n'est qu'un reflet.

Au fond, il suffit que Jésus soit présent pour qu'Il soit attirant, pour qu'Il nous attire vers Lui et nous donne de courir sur la voie de son amour. Lorsqu'Il crie : « J'ai soif ! », son attraction est de par sa nature une attraction totale, absolue, irrésistible.

Pourquoi alors cela n'est-il pas toujours vrai pour nous ? Pourquoi nous est-il possible de nous distraire de cette attraction, de faire comme si elle n'avait pas d'influence sur nous ? Pourquoi arrivons-nous à réduire l'attraction du Christ à une force égale ou même moindre que d'autres attractions ? Pourquoi y a-t-il des « vins », pour reprendre une image des paroles de la fiancée du Cantique, qui sont pour nous meilleurs que les amours du Bien-aimé ?

Une raison est sûrement notre condition de pécheurs. Le péché originel nous laisse la disposition à nous cacher du Seigneur qui vient se promener dans le jardin et nous appelle, nous attire à Lui, à l'amitié avec Lui. Le péché en nous est comme une tendance à fermer les yeux face au soleil et à conclure que sa lumière n'existe pas.

Mais il y a aussi en nous un manque d'attention au fait que le Seigneur nous attire à Lui à travers tout, et que chaque désir de notre cœur, même l'attire pour les idoles, que tout désir est pour Dieu, est tendu et attiré, de par sa nature, vers la Beauté de toutes les beautés, vers la Vérité de toutes les vérités, vers la Joie de toutes les joies.

« Ne rien préférer à l'amour du Christ »

« Tes amours sont plus délicieuses que le vin » (1,2). Cette expression de la fiancée me fait penser aux noces de Cana. L'amour de Jésus est plus délicieux que le vin, et pourtant, à Cana, Jésus ne se contente pas de dire aux convives : « Ne vous contristez pas de ne plus avoir de vin : je vous aime ! » Non, Jésus nous aime et nous attire à Lui en transformant l'eau en vin. De cette manière, le vin qui est une boisson attirante par nature, devient un moyen et un signe par lequel le Christ nous entraîne vers Lui. Et Jésus ne transforme pas non plus l'eau en une petite quantité de vin médiocre, de manière qu'on aille plus vite se consoler chez Lui. Non, Il donne une énorme quantité de vin excellent. Cette excellence surabondante qui fait plaisir devient ainsi l'instrument de la manifestation de l'excellence du Christ et du plaisir que nous pouvons trouver en Lui, dans son amour.

Les disciples l'ont tout de suite compris. En effet, voyant ce signe, en reconnaissant dans le bon vin un signe de la bonté et la beauté du Christ, ils ont cru en Lui et ils L'ont suivi avec une décision plus grande encore. Ils n'ont pas attendu de finir les 6 jarres de vin pour aller ensuite suivre Jésus. Ils n'ont pas attendu de consumer jusqu'au bout le plaisir de ce vin nouveau pour aller seulement se consoler auprès de Jésus. Non, ils sont passés tout de suite de l'excellence et l'abondance du vin à l'excellence et l'abondance infinie de l'amour de Jésus.

Souvent, nous demandons au Christ de nous attirer à Lui seulement lorsque le vin est fini. Au fond, nous utilisons le Christ comme un antidépresseur lorsque la joie, le plaisir et le goût de la vie sont épuisés. De là ce dualisme dans lequel nous tombons entre notre vie concrète et l'adhésion au Christ, origine et sens de notre existence. De là, par exemple, le dualisme entre prière et vie, entre liturgie et travail, entre adoration et vie fraternelle.

Nous sommes au contraire appelés à adhérer au Christ comme plénitude, comme sens plénier de toute la vie. De la même manière que la fiancée du Cantique qui se laisse attirer par le bien-aimé à travers toutes les circonstances et réalités dont elle fait l'expérience. Ou comme les disciples à Cana qui se sentent entraînés vers Jésus pendant qu'ils goûtent le vin excellent qu'Il leur a donné. Imaginons-les en train de boire à leurs coupes, mais les yeux levés au dessus de la coupe pour regarder Jésus avec admiration et joie.

C'est de cette manière que l'attraction du Christ devient la beauté de notre vie, une beauté différente, un goût différent de la vie qui transforme tout ce que nous vivons comme les autres. Et vivre ainsi devient témoignage incarné que, vraiment, le fait de se laisser attirer par le Christ, de Le préférer en tout et à travers tout, illumine toute la vie de Sa beauté et de Sa bonté divines.